

Entre mes doigts guidé ce lin docile,  
Pour mon enfant tourne, léger fuseau ;  
Seul tu soutiens sa vie encor débile :  
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

MDE. TASTU.

## LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Itémité néant, passé, s'ombres et fines,  
Que faites-vous des jours que vous engouffrez ?  
ALPHONSE DE LAMARTINE.

Déjà la rapide journée  
Fait place aux heures du sommeil,  
Et du dernier fils de l'année  
S'est enfui le dernier soleil.  
Près du foyer, seule, inactive,  
Livrée aux souvenirs puissants,  
Ma pensée erre, fugitive,  
Des jours passés aux jours présents.  
Ma vue, au hasard arrêtée,  
Longtemps de la flamme agitée  
Suit les caprices éclatants,  
Ou s'attache à l'acier mobile  
Qui compte sur l'émail fragile  
Les pas silencieux du temps.  
Un pas encore, encore une heure,  
Et l'année aura sans retour  
Atteint sa dernière demeure ;  
L'aiguille aura fini son tour.  
Pourquoi, de mon regard avide,  
La poursuivre ainsi tristement,  
Quand je ne puis d'un seul moment  
Retarder sa marche rapide ?  
Du temps qui vient de s'écouler  
Si quelques jours pouvaient renaitre,  
Il n'en est pas un seul peut-être  
Que ma voix daignât rappeler !  
Mais des ans la fuite m'étonne !  
Leurs aîeux oppressent mon cœur ;  
Je dis : C'est encore une fleur  
Que l'âge enlève à ma couronne  
Et livre au torrent destructeur ;  
C'est une ombre ajoutée à l'ombre  
Qui déjà s'étend sur mes jours ;  
Un printemps retranché du nombre  
De ceux dont je verrai le cours !  
Écoutez !... Le timbre sonore  
Lentement frémît douze fois ;  
Il se tait... Je l'écoute encore,  
Et l'année expire à sa voix.  
C'en est fait ; en vain je l'appelle,  
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle,  
Salut ! Quels dons chargent ta main ?  
Quel bien nous apporte ton aile ?  
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?  
Que dis-je ! A mon âme tremblante  
Ne révèle point tes secrets :  
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,  
Aujourd'hui tu parais brillante ;  
Et ta course insensible et lente  
Peut-être amène les regrets !  
Ainsi chaque soleil se lève  
Témoin de nos vœux insensés ;  
Ainsi toujours son cours s'achève,  
En entraînant, comme un vain rêve,  
Nos vœux déçus et dispersés.  
Mais l'espérance fantastique,  
Répandant sa clarté magique  
Dans la nuit du sombre avenir,  
Nous guide d'année en année  
Jusqu'à l'aurore fortunée  
Du jour qui ne doit pas finir.

MDE. TASTU.

## Les Canotiers de l'Outaouais.

C'est une curieuse chose que ces canots, employés, depuis un temps immémorial, sur les lacs et les rivières de l'Amérique du

Nord. La coque en est faite avec quelques rameaux d'une espèce de cèdre, désigné par les Canadiens sous le nom de bois blanc. Cette coque n'est point revêtue de planches solides, comme nos voiles les plus fines, mais tout simplement recouverte d'écorces de bouleau ; ni clous, ni chevilles. Le même arbre qui fournit aux constructeurs de cette chaloupe les matériaux élémentaires, leur offre les rameaux flexibles avec lesquels ils lient, l'un à l'autre, les diverses pièces de leur charpente. L'écorce est détachée, au mois de juin ou de juillet, des tiges de bouleau choisies parmi les plus grosses et les plus lisses. On l'enlève par larges bandes carrées ; on la ratisse à sa surface intérieure, puis on la remet aux femmes indiennes qui en cousent adroitement les divers lambeaux avec des fibres d'arbres.

Les hardis marins d'Archangel s'aventurent quelquefois dans les orageux parages du nord, sur de grossiers bâtiments, construits ainsi tout entiers avec des pièces de bois, sans un seul morceau de fer. Les insulaires de la mer du Sud entreprennent de longs voyages sur des pirogues taillées dans le tronc d'un arbre. Les Groenlandais façonnent leurs kayacks avec des peaux de phoque. De toutes ces constructions primitives, la plus agréable et la plus sûre peut-être, est celle de l'Indien ; l'idée lui en est venue vraisemblablement par la construction de son wigwam ; car la plupart des wigwams, dans l'Amérique septentrionale, sont érigés avec des branches d'arbre et recouverts d'écorce de bouleau.

A voir un de ces canots, fabriqués comme je viens de le dire, et caillatés avec de la résine, il semble qu'en y posant le pied, on doit en briser l'enveloppe, ou qu'au moindre choc contre un banc de sable, il doit se crevasser. Le fait est qu'il y en a de si légers, qu'un homme les transporte, sans trop de peine, d'un endroit à l'autre, sur ses épaules. Ceux-là glissent à la surface de l'eau comme la jaune feuille d'automne, a dit le poète Longfellow, comme le mobile calice du lis aquatique. Il en est qui sont faits par les mêmes procédés, mais dans de plus grandes dimensions, et qui portent de lourds fardeaux, parfois toute une cargaison de fourrures, parfois toute une cohorte de colons avec ses bagages.

C'est aux Indiens que nous devons cette simple et pourtant telle ingénieuse invention. Quand les Européens débarquèrent sur les rives du Saint-Laurent, ils reconnurent bien vite les avantages d'une telle embarcation, dans le pays qu'ils voulaient explorer, et l'employèrent à leur usage, sans essayer de la modifier.

A nos compatriotes, qui plantèrent le drapeau de la France sur le sol du Canada, cette contrée n'offrait point, comme l'Amérique du Sud aux Espagnols et aux Portugais, le fatal appât des veines d'or et des mines de diamants, qui fit commettre tant de cruautés et verser tant de sang. Elle ne leur offrait pas non plus cette abondance de fruits savoureux et de fleurs splendides qui ravit, dans les Antilles, les regards de Christophe Colomb. On n'y voyait ça et là, dans les districts les plus habités, que quelques champs de céréales, et de tous côtés s'élevaient, comme les barrières mystérieuses d'un monde inconnu, les sombres forêts dont nul homme n'avait mesuré l'étendue, où jamais la hache du bûcheron n'avait retenti, où le sentier, à peine frayé par le chasseur nomade, était aussitôt effacé par la végétation de l'année.

Mais ces forêts renfermaient des toisons qui, pour le marchand perspicace, devaient être comme celle de la Colchide pour les Argonautes, des toisons d'or. Dès les commencements de notre colonie, le commerce des fourrures fut organisé dans le Canada, et l'on sait quel développement il a pris par l'activité de la compagnie du Nord-Ouest et de la souveraine compagnie de la baie d'Hudson. C'est à nous que les Anglais doivent leurs premières notions sur cette fructueuse opération ; c'est nous qui leur avons ouvert le chemin de leurs possessions, et maintenant il ne nous reste plus rien sur ce sol que nous avons les premiers défriché et exploré !... Plus rien ! non, je me trompe ; il nous reste, dans cette noble région du Canada, un souvenir de gloire et d'amour, plus puissant que l'arrêt de mort dont le hideux traité de Paris frappa notre souveraineté ! *Morte quis fortior ! Gloria et amor !*

Les premiers bénéfices réalisés par nos marchands dans le trafic des fourrures, excitèrent leur convoitise. Les Indiens, campés à quelque distance de nos comptoirs, y apportèrent d'abord tout ce qu'ils avaient de peaux de loutres, de castors, de renards et d'autres animaux. Dans la naïveté de leur ignorance, ils les livraient gaïement pour des objets sans valeur. Ces premières cargaisons étant épuisées, il fallut en chercher d'autres plus loin. C'est avec les canots d'écorce que ces intrépides aventuriers, qu'on appela les *Voyageurs de bois* et les *Coureurs de bois*, remontèrent les rivières, traversèrent les lacs et pénétrèrent dans les régions sur lesquelles les plus savants géographes d'Europe n'avaient pas le moindre indice. C'est avec ces canots que nos missionnaires, animés par une pensée plus louable, atteignirent le Mississippi et découvrirent la Louisiane. C'est avec un de ces mêmes canots que je navigue, depuis